

Les grands bœufs qui paissaient dans les herbes couchés,
 Se rassemblent en rond sous les arbres penchés,
 Distracts, le cou tendu, les narines ouvertes,
 Aspirant vaguement l'odeur des plantes vertes
 Et regardant au ciel passer en mugissant
 Le nuage où l'éclair met un reflet de sang.

D'autres fois, Rafaël, au lieu d'introduire dans les champs
 les animaux, d'y convier les biches élégantes ou les bœufs
 forts et doux, y place l'homme lui-même, et, comme pour
 embellir son paysage, il choisit de l'homme la meilleure par-
 tie, l'enfant.

Dans les prés verdoyants montaient les grandes herbes,
 Que le vent en passant inclinait sous son vol ;
 Un arôme sortait des blés liés en gerbes,
 D'où pendaient des épis dont l'or couvrait le sol.

Un pommier où grimait une vigne enlacée
 Pliait sous ses fruits mûrs ; — voici qu'un bel enfant,
 Espiègle, souriant, et la main avancée,
 S'approche pour cueillir un fruit d'or ; — triomphant.

Il le saisit ; — sa sœur, au pied de l'arbre assise,
 Effeuillait un bluet en souriant aussi ; —
 L'enfant lui jette alors sa conquête ; — surprise,
 Elle ouvre ses grands yeux, sans lui dire merci.

Puis, en retour, cueillant dans la verte prairie,
 Une fraîche pervenche, elle va la poser
 Sur ses cheveux bouclés mêlés d'herbe fleurie,
 Et lui met sur le front un candide baiser.

Cette idylle ne vous a-t-elle pas gagné par sa pureté, sa
 fraîcheur et sa grâce ? Ah ! si Rafaël eut toujours mis dans
 ses beaux cadres des drames d'un sentiment aussi délicat et
 d'une vérité si naïve et si touchante, que de charmants ta-
 bleaux il eût fait !

Rafaël, il a la forme, le mot docile, le vers obéissant, la
 strophe pleine et sonore. Sa facilité n'est pas sans discrétion,
 son abondance n'est pas sans mesure. Avec un peu moins de
 caprice, avec plus de vérité vive et plus d'émotion franche,
 avec un peu de son cœur, il ferait, n'en doutez pas, un beau
 poème.

VICTOR SMITH.